

<https://www.ujfp.org/spip.php?article7495>



Comment est-on passé de « l'arabe » au « musulman » ?

- Pour comprendre - Analyses, opinions & débats -



Date de mise en ligne : mardi 12 novembre 2019

Copyright © UJFP - Tous droits réservés

Par Aude Lorriaux | 23 juillet 2019

Il y a cent ans, on haïssait au nom de la couleur de peau. Dans les années 1970, le racisme prend une forme culturelle : au pied des tours HLM, c'est désormais « l'arabe » que l'on dénonce comme « l'envahisseur ». Jusqu'à subir une nouvelle mutation, plus récente, en la figure du musulman. Quel chemin les mots ont-ils suivi ?



I am. ©VML Johannesburg pour People against suffering, oppression and poverty (Lion d'or Print & Publishing 2016).

Pour les quinquas et leurs aînés, c'est une sorte de souvenir flou, confus, le sentiment que quelque chose dans le vocabulaire a changé. Il y a quelques dizaines d'années, dans les conversations de bistrot, on parlait plutôt des Arabes. Aujourd'hui, ce sont les musulmans et l'islam qui ont la cote sur les comptoirs en zinc, ou sur les comptoirs virtuels des réseaux sociaux.

Des « travailleurs arabes » aux « Arabes » tout court

Le vocabulaire s'adapte à l'époque. Il a en réalité connu plus d'une mutation : « *Au temps des croisades on parlait des Sarrasins, au début du XIXe siècle, c'était les "enturbannés", dans les années 1930 on disait les "Sidi" (du nom de la ville de Sidi Bel Abbès, à 80 km d'Oran, en Algérie, NDLR)... Cela correspond toujours à une posture ethno-historique* », explique l'historien Pascal Blanchard.

C'est à partir des années 1970 qu'on commence à parler d'Arabes de manière très régulière pour désigner les populations dites maghrébines qui habitent en France, et qui sont d'abord associées à la question du travail. On parle ainsi beaucoup de « travailleurs étrangers ». Ou, dans une moindre mesure, de « travailleurs arabes ». Ainsi ce titre du journal *Le Monde*, sur une grève à Marseille, en 1973 : « Un mouvement de grève des travailleurs arabes a été diversement suivi ». Ou cet autre titre, de 1971 : « L'alphabétisation : clé de l'intégration sociale des travailleurs étrangers ». « *Plantu dessine alors des immigrés avec des casques d'ouvriers. Aujourd'hui il ajoute des mouches autour de la plupart des musulmans...* », fait remarquer Thomas Deltombe auteur de *L'islam imaginaire*, sous-titré *La construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975-2005*.

LIRE AUSSI SUR REGARDS.FR

>> [\[TRIBUNE\] Ce silence de la gauche qui nous casse les oreilles](#)

Dans la deuxième moitié des années 1970, à la faveur du regroupement familial qui s'accroît, ces thématiques liées au travail vont céder la place à des articles sur les pratiques culturelles des travailleurs immigrés. « *Il y a une focalisation croissante sur ce qui est perçu comme différent* », analyse Thomas Deltombe.

La désignation de ces populations comme musulmanes est quasiment absente des discours. Même l'extrême droite n'y a pas recours : « *Les mots du racisme contre les Arabes sont à l'origine laïques : "bicot", "bougnoles". À l'extrême droite, on avait parfois des sympathies pour l'islam. François Duprat (l'une des figures de l'extrême droite française dans les années 1960-1970, NDLR) n'a pas une ligne contre la religion musulmane. Quand il met en place le discours anti-immigration du FN dans les années 1970, les arguments se veulent exclusivement centrés sur le coût social* », explique le spécialiste du Front national Nicolas Lebourg.

À cette époque, l'extrême droite essaye plutôt d'instiller l'idée d'une « invasion arabe », avance l'historien Todd Shepard. C'est en particulier l'intention des fondateurs de la Nouvelle droite, Dominique Venner et Alain de Benoist. Les peurs qu'ils agitent tournent autour des mariages mixtes ou de la criminalité sexuelle, pas de la religion.

« Musulmans », un retour

Des outils linguistiques confirment l'hypothèse d'un déclin de l'utilisation de l'expression « les Arabes », comme celui développé par le laboratoire Praxiling, à l'université de Montpellier. Maître de conférences, Sascha Diwersy a constitué une base lexicale à partir d'un échantillonnage des articles du *Monde* de 1944 à 2015, soit 350 millions de mots. Il montre que l'expression commence à être utilisée dans les années 1960 et atteint un pic entre 1969 et 1975. L'analyse doit être nuancée par le fait que nombre de ces occurrences de « les Arabes » renvoient en fait aux pays arabes. Mais le pic d'utilisation correspond exactement à la période indiquée par les historiens et sociologues que nous avons interrogés.

Pourquoi l'expression décline-t-elle à la fin des années 1970 ? Avec la culturalisation de l'immigration, et l'émergence de thématiques liées au racisme culturel, le mot « Arabe » prend peu à peu une connotation péjorative. Puisqu'il est le mot utilisé par les racistes et l'extrême droite pour dénoncer les travailleurs immigrés, la presse et le monde politique commencent à s'en distancier. C'est alors qu'émerge, au début des années 1980, le terme « musulmans » : « *On constate à cette époque une méfiance vis-à-vis du mot "arabe", qui diminue en fréquence, fait remarquer le linguiste Alain Rey. L'appartenance religieuse paraît plus correcte pour déterminer quelqu'un. On passe alors au mot "musulmans" pour des raisons de correction, mais sans s'occuper de savoir si les personnes en question sont bien musulmanes.* » Un peu à la manière d'un Nicolas Sarkozy, qui invente le concept de « musulmans d'apparence »...

« *Ça fait raciste de parler des Arabes, ça désigne des peuples, une origine ethnique, c'est mal vu, alors que parler de musulmans, c'est tout à fait permis. En passant d'Arabes à musulmans, on a l'air d'être moins raciste. Et c'est aussi pratique parce qu'on peut leur trouver une faute, autre que leur origine ou que de manger du couscous. Être musulmans, ils pourraient arrêter de l'être* », commente la sociologue Christine Delphy.

Là encore, l'outil Ngram Viewer confirme l'hypothèse d'un effet de vases communicants entre les mots Arabes d'un côté et musulmans de l'autre. Cet outil analyse les données de près de cinq millions d'ouvrages, soit environ 4% des livres jamais publiés, le plus gros corpus linguistique de tous les temps d'après le linguiste Jean Veronis. Ngram montre bien un pic de l'utilisation du mot « Arabes » au milieu des années 1970, puis un déclin, et une augmentation presque concomitante du mot musulmans.

L'islamisation des regards

Il est intéressant de noter aussi que le mot « musulman », en émergeant à cette période-là, n'effectue en réalité qu'un retour. Le corpus utilisé par Praxiling montre une très forte utilisation de l'expression dans les années 1950 et 1960, correspondant au statut des personnes colonisées en Algérie, qu'on va qualifier administrativement sous la catégorie « musulmans », tout en affirmant que cette catégorie n'a rien à voir avec la religion. « *C'était leur statut de Français musulmans d'Algérie (FMA) au parlement, c'est comme si vous disiez que le terme de binational est péjoratif. C'est un statut juridique* », explique Pascal Blanchard, qui ajoute que l'on pouvait avoir le statut de musulman sans être pratiquant. Ironie de l'histoire, les hommes politiques de l'époque utilisaient le terme pour désigner un groupe ethnique, tout en se défendant de lui donner un caractère religieux. Alors qu'aujourd'hui, c'est le contraire : « *On prétend parler seulement de religieux, alors qu'on puise dans les références racistes et racialisées, historiquement ancrées en France* », fait remarquer Todd Shepard.

Jusque-là, une grande partie de la gauche est fascinée par ce qu'on englobe sous le terme de « Révolution arabe », qui désigne alors « *l'héritage de la révolution algérienne et l'urgence de la lutte palestinienne, mais aussi le conflit du Sahara occidental, le nassérisme et les débats intra-algériens contemporains* », raconte Todd Shepard dans son livre, *Mâle décolonisation*. Elle apparaît, aux yeux des militants français, « *comme un fantasme alternatif, chargé de potentialités radicales* ».

La révolution iranienne va doucher les espoirs des militants. Le régime iranien punit de mort l'homosexualité ou la sodomie et réserve un triste sort aux femmes : elles doivent porter le hijab et sont écartées de toutes les hautes fonctions publiques. On parle alors beaucoup des musulmans, et surtout des musulmanes. C'est à ce moment-là, au début des années 1980, que commence ce que Thomas Deltombe appelle « *l'islamisation des regards* ». Une période dont on ne serait, selon lui, toujours pas sortis.

Un événement singulier, en 1983, symbolise cette mutation. Face au tournant de la rigueur, le gouvernement est confronté à des grèves de longue durée chez Citroën à Aulnay, chez Talbot à Poissy, ou encore à Flins, chez Renault. Des socialistes peuvent-ils utiliser l'argument économique pour faire cesser les contestations ? Comment mater une grève, lorsque l'on se prétend proche des ouvriers ? Devant ce dilemme, le premier ministre Pierre Mauroy, aidé de Gaston Defferre (Intérieur) et Jean Auroux (Travail), va utiliser un subterfuge : déplacer le débat sur le terrain de la religion.

Les grévistes de l'usine PSA d'Aulnay-sous-Bois viennent du Maroc, d'Algérie, de Mauritanie, du Mali ou de Turquie. Ils seront taxés d'intégristes, accusés d'être « *agités par des groupes religieux* ». Gaston Defferre évoque « *des grèves saintes d'intégristes, de musulmans, de chiites* ». La lutte des classes risquait de tourner dans l'opinion au profit des salariés, le gouvernement joue la carte de la lutte des religions. Pourtant, tout cela ne repose que sur du vent. La CGT a bien intégré à la liste de revendications celle d'une salle de prière, mais il n'y a jamais eu de groupe religieux, démontre une enquête de *Libération*.

Une montée en islam

Tout au long de cette décennie, d'autres événements viendront cristalliser la professionnalisation de la question sociale et de la figure de l'Arabe. C'est l'échec de la Marche pour l'égalité et contre le racisme, qui selon Nedjib Sidi Moussa, auteur de *La fabrique du musulman*, « *aura été pour beaucoup dans la percée de l'islamisme en France* ». Ou encore la stratégie de SOS racisme de mettre sur un même plan racisme anti-Arabs et antisémitisme. Et c'est enfin, à la fin des années 1980, « l'affaire de Creil », qui constitue un tournant selon le spécialiste des religions Olivier Roy : l'exclusion de trois collégiennes de leur école parce qu'elles refusent de retirer leur foulard en classe.

Dans le même temps, explique le sociologue Patrick Simon, les organisations militantes ou d'éducation populaire, qui étaient très présentes dans les quartiers, sont progressivement remplacées par des associations à fondement religieux. Elles prennent le relais des pouvoirs publics et des partis, qui abandonnent ou sont contraints d'abandonner le terrain, faute de relais suffisants.

La construction progressive d'un regard religieux sur les immigrés du Maghreb n'est pas uniquement fantasmée, ou créée par le pouvoir. Elle est aussi le fait de demandes religieuses, qui s'étaient jusque-là plutôt rendues invisibles, et qui vont devenir croissantes à partir des années 1980-1990. C'est une époque où les musulmans ont besoin de lieux de culte, où ils ouvrent des boucheries halal. Après avoir déployé tous ses efforts dans son installation immédiate, cette génération construit désormais de l'infrastructure, de la pérennité, et se rend nécessairement plus visible. Leurs enfants vont maintenant à l'école, à l'université. Ils sont nés ici, et n'ont aucune raison de dire merci : ils veulent les mêmes droits que tous les Français, tout simplement. Et parmi ces droits figurent celui de pratiquer leur religion, un droit qu'ils revendiquent d'autant plus qu'on les regarde maintenant depuis quelques années davantage comme des musulmans que comme des Arabes...

En 1944 Jean-Paul Sartre affirmait que « *c'est l'antisémite qui fait le Juif* ». Soixante ans plus tard, le réalisateur Karim Miské observait que « *c'est l'islamophobe qui fait le musulman* ». Aux faits s'oppose la prophétie auto-réalisatrice, qui elle-même engendrera d'autres faits, dans une dialectique complexe et dont il serait impossible de déterminer le premier facteur. L'islamisation des regards crée le musulman, qui lui-même en retour renforce le regard qu'on a faussement porté sur lui.

La construction de la menace

Alors que la figure du musulman est désormais bien installée dans le paysage médiatique et politique, les années 1990-2000 vont la teinter d'une couleur menaçante, celle du terrorisme. Le « musulman » est remplacé par le « musulman dangereux », et ce dès la guerre du Golfe, qui « *mobilise des figures de l'Arabe menaçant la France depuis l'extérieur* », montre Thomas Deltombe dans un article co-écrit avec Mathieu Rigouste. « *C'est le moment où le concept d'islamisme arrive dans le débat public, alors qu'avant on parlait plutôt d'intégrisme. C'est aussi le moment où est introduit le concept de communauté musulmane* », nous explique le chercheur. Les attentats de 1995 renforcent cette figure menaçante : « *Le personnage de Khaled Kelkal, co-auteur présumé de l'attentat de la station RER de Saint-Michel, est décrit à la fois comme un "terroriste islamique né à Mostaganem en Algérie" et comme un "jeune délinquant originaire de Vaulx-en-Velin"* », écrit Thomas Deltombe.

Dans ces années-là, si l'image du musulman a pris le dessus sur celle de l'Arabe, elle est encore ambiguë. L'extrême droite, notamment, hésite encore sur sa cible. « *Entre 1989 et 1998, le FN considère dans sa revue théorique que l'islamisme participe comme lui d'un front identitaire contre le nouvel ordre mondial* », explique Nicolas Lebourg.

L'attentat du 11 septembre 2001 est le point d'orgue de cette évolution, qui installe durablement la figure du terroriste musulman dans l'imaginaire collectif, et oriente la stratégie de l'extrême droite. « *C'est là que l'islam devient, pour certains, antinomique avec la République* », selon Pascal Blanchard. C'est là aussi que la vision populaire misérabiliste, celle de personnes passives inadaptées à la société française, fait place à la vision beaucoup plus active de personnes autonomes qui vont nous adapter, qui voudraient nous changer, à défaut de se changer eux-mêmes. « *C'est l'idée d'une contrainte sociale, que les musulmans imposeraient leur rythme, leurs valeurs, que l'on peut voir dans le livre de Houellebecq, Soumission* », commente Patrick Simon.

Les années qui suivent sont des années de crispation de part et d'autre, qui entérinent définitivement la figure du musulman dangereux ou du musulman revendicatif dans le paysage mental. À l'installation en 2003 de la commission Stasi chargée de réfléchir à « l'application du principe de laïcité » - en réalité à l'interdiction du foulard en l'école - et aux propos polémiques de l'éditorialiste Claude Imbert (« *Moi, je suis un peu islamophobe. Cela ne me*

gêne pas de le dire ») répond la création du Collectif contre l'islamophobie (CCIF).

Un racisme reformulé

La suite est connue : le terrorisme qui se revendique de l'islam s'est multiplié, tout comme les unes des journaux titrant sur « cet islam sans gêne » ou « la peur de l'islam ». Le paradigme qui s'est mis en place dans les années 1980 ne s'est pas évanoui, il s'est même renforcé, tandis que l'expression « les Arabes » a presque complètement disparu du langage politique.

C'est ce que montre l'étude des tweets des hommes et femmes politiques, à partir d'un autre outil linguistique. #ideo2017, créé par l'équipe du linguiste Julien Longhi, recense les tweets des candidats et candidates aux élections présidentielles. Doctorante au laboratoire Praxiling, Manon Pengam a interrogé pour nous cette base. Résultat : elle n'a relevé qu'une seule occurrence du mot arabe, dans un tweet de Marine Le Pen, qui mentionne la « langue arabe ». En revanche, le mot « musulmans » ou ses dérivés sont utilisés dans une cinquantaine de tweets des candidats.

Si le musulman a supplanté l'Arabe, il ne faut toutefois pas se méprendre : le contenu de ces deux expressions conserve de nombreux points communs. « *Le rejet aujourd'hui des musulmans présente beaucoup de ressemblances avec celui de l'Arabe dans les années 1970* », estime Todd Shepard. « *On n'ose plus parler des Arabes, mais les mêmes préjugés, la même détestation subsistent* », complète Christine Delphy.

On observe donc à la fois une recodification et un glissement de sens. Recodification, parce ce qu'une partie du contenu et de l'imaginaire xénophobe sous-entendu dans l'expression « les Arabes » subsiste dans l'emploi actuel de l'expression « les musulmans ». Et glissement, parce que l'opinion publique plaque aussi des choses nouvelles derrière cette expression : « *Le racisme anti-Arabes a été recodé en islamophobie tactique, mais cette islamophobie a aujourd'hui une vie organique qui lui est propre* », estime Marwan Muhammad, directeur du CCIF.

Arabe ou musulman, il s'agit dans les deux cas de la réduction d'un individu à une seule de ses caractéristiques, réduction qui peut s'avérer violente, aliénante. « *Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles* », écrivait le philosophe Henri Bergson, dans *Le Rire*. Les mots sont essentiels à la vie en commun, forment des oeuvres d'art uniques, mais ils sont aussi de terribles instruments de pouvoir.

Aude Lorriaux